

## Équipée en mer

12 juin 1940. Il fait nuit. C'est une nuit douce et tranquille. Pas un souffle d'air. On entend seulement le bruissement de la faune nocturne. Albert monte la garde. Il essaie de ne pas se laisser emporter par la quiétude apparente car on dit que les allemands sont à Dunkerque et qu'on les attend d'un moment à l'autre à Paris. Il est ainsi des moments de l'existence où l'importance de chaque seconde paraît si grande que le temps nous manque pour les ressentir. Avoir bientôt vingt deux ans et voir son pays submergé par des envahisseurs furieux dont on ne sait même pas à quoi il ressemble. La propagande a minimisé le danger, glorifié les faits d'armes des français. Mais la vérité cruelle, terrible est là : l'ennemi est dans l'escalier. On entend le bruit de ses bottes et le cliquetis des armes.

Un grondement sourd. La terre semble vibrer sous les pattes de milliers d'insectes. Non, ce sont des moteurs, par dizaines, centaines peut être. A l'horizon un convoi de véhicules tous phares allumés. Albert s'approche prudemment et voit le convoi progresser sur la route nationale perçant la nuit de ses pinceaux de lumières jaunes. Il hésite un instant. Rebrousser chemin et appeler des renforts ou foncer tête baissée et faire front ? Dérisoire rempart de scrupules. Sont-ce des allemands, déjà présents et si sûr de leur force qu'ils ne prennent aucune précaution ? Le temps de tergiverser et le convoi est là. Le mufler menaçant du camion de tête précédé du faisceau des phares arrive sur Albert qui hurle en tremblant : "Halte-là" !. De bonnes voix de titi parisien répliquent : "fais pas le con". Le camp d'aviation militaire de Carpiquet où stationne Albert non loin de Caen est l'étape du convoi qui fuit l'arrivée des troupes allemandes. On fraternise le cœur lourd. Les occupants du convoi n'en savent guère plus qu'Albert sur le front.

Deux jours plus tard c'est l'exode vers le sud. Le peuple de France reflue devant la bourrasque hitlérienne, l'armée ouvrant la marche totalement débordée. Personne ne sait rien. Les rumeurs se font folles. La solidarité entre fuyards trouve quelquefois ses limites. Le 14 juin 1940 le gouvernement français quitte Paris pour se réfugier à Bordeaux. Le même jour un convoi de 300 militaires quittent Caen pour Rennes. La fuite vers l'ouest continue pour Albert et ses compagnons d'infortune, tous apprentis aviateurs militaires arrachés par la tourmente à leur école de pilotage. François Glédel, grand et robuste gaillard. Le Don Juan du groupe très apprécié pour sa connaissance de la navigation en mer et ses histoires de marins . Alfred Gormond, esprit brillant et doyen d'âge, le leader naturel du petit groupe. Michel François chauffeur d'autobus au civil, paillard et bavard, Guillemain le distrait, Aimé Delmotte coiffeur à Béziers, Duménil dont le père était placier au mail de Phitiviers et Fabre taciturne et discret.

Ils apprennent le 17 juin que le Maréchal Pétain qui a formé un nouveau cabinet gouvernemental demande l'armistice. Ils quittent Rennes et assistent, horrifiés, au

bombardement de la gare de chemin de fer. Un avion bimoteur, un seul, largue en piqué son stock de bombes sur un train de munitions. Les explosions se propagent pendant plusieurs dizaines de minutes faisant jaillir dans le ciel des gerbes de flammes et de vastes panaches drapant le ciel d'un sinistre manteau. Poursuivant leur chemin ils croisent celles des victimes qui peuvent encore marcher, hagardes, sanguinolentes, noircies et brûlées, gémissant de douleur et de terreur. La guerre entraine dans sa nudité obscène. Certains soldats commencent à s'éparpiller. Les officiers ne se soucient désormais plus de leurs effectifs et une certaine licence s'empare des esprits.

Arrivés à Gaël près de Plouërmel, la hiérarchie un peu débordée leur fait savoir qu'ils doivent se débrouiller seuls pour trouver un gîte. Albert et ses compagnons trouvent refuge dans la paille d'une ferme. Au petit matin quelques éclaireurs partent à la recherche du reste du détachement. Ils reviennent bredouilles. Ils doivent se rendre à l'évidence : on les a oubliés. L'armée en pleine débâcle fuit sans même prendre la peine de réunir ses bataillons.

Indécis, ils prennent la décision qui s'imposent le matin au réveil : manger. Le boulanger du village les accueille avec force agitation : "restez pas ici les p'tits gars, les boches arrivent. Tirez-vous nom de dieu ! Prenez ma bagnole d'toute façon les boches vont m'la piquer, z'aurez qu'à la remettre aux gendarmes". Il enfourne quelques bonnes miches de pain dans la camionnette Citroën C4, hisse et pousse les "p'tits gars" dedans sans ménagement. Malgré son chargement inhabituel, la "fouinarde" comme ils la surnommeront roule courageusement sur les petites routes de Bretagne. Michel François est au volant en sa qualité de conducteur d'autobus au civil. Il pousse le petit moteur mais quand vient le premier virage au bout d'une belle et rare ligne droite au milieu des genêts jaune c'est la panique à bord. Alfred toujours prompt à donner des ordres crie : «freine, mais freine donc, bougre de crétin ! ». Michel livide, les yeux écarquillés et la jambe droite animée de curieux mouvements spasmodiques réponds « je ne peux pas, il n'y a pas de freins sur ce tacot de merde ». Tout le monde a les yeux rivés sur le virage qui approche beaucoup trop vite, le conducteur s'accroche au volant en « pompant » furieusement sur la pédale de frein pour essayer de regonfler le circuit de freinage. S'approchant dangereusement du bas-côté de la route la C4 finit par verser dans l'herbe en éparpillant son contenu dans les taillis. Les sept compères sont répandus à terre. Tout le monde se tâte et reprend ses esprits quand un vrombissement surgit du ciel. Un bimoteur orné des croix noires de la Luftwaffe pique sur eux. Albert se précipite à la recherche d'un fusil qu'il finit par trouver au fond du véhicule, mais le temps d'épauler et l'engin disparaît à l'horizon sans plus s'occuper d'eux. Il faut se rendre à l'évidence la C4 n'a pas de frein et il va falloir redoubler de prudence. Ils la remettent sur ses roues, inspectent rapidement les dégâts mais le moteur démarre et la tôle froissée n'inquiète personne.

A l'approche de Plouërmel ils rejoignent un groupe de soldats, fragments de la troupe

perdue. Éparpillés dans un bois, adossés à des troncs d'arbres, la cigarette désabusée aux lèvres mornes, ils attendent leur destin. Alfred Gormond le doyen, s'adresse à un gradé :

"-Qu'est-ce qu'on fait mon Lieutenant ?

-On ne fait rien mon vieux. C'est fini. On est piégés, on attend les allemands et on se constitue prisonniers. » En effet, dans la soirée le Maréchal Pétain, héros de la grande guerre, seule voix rescapée des institutions républicaines, annonçait à ses compatriotes la reddition totale.

Les passagers de la fouinarde s'indignent solidairement au son de "nous, on est pas encore prisonniers !". Ils dérobent des bidons d'essence dans les camions de l'armée et prennent la fuite, cap vers la mer où espèrent-ils un bateau les sauvera d'une humiliante capture. Si les montées sont poussives, les descentes sont périlleuses. Les barrages disposés sur la route par l'armée française dans l'illusoire objectif de ralentir l'avancée de l'ennemi, ne sont pas toujours possibles à éviter et certains sont pulvérisés. La faim tenaillant les estomacs ils stoppent devant une épicerie. Un poste de radio à lampes chevrote dans la boutique. Par cette belle après-midi d'été, plus propice à une promenade romantique qu'à la débandade d'un pays, une voix s'élève, nasillarde et dérisoire dans l'air chaud. De Gaulle dans un discours dont on ne possède aucun enregistrement appelle les français à continuer le combat contre l'invasion allemande. Albert entend et se souvient très bien de cette phrase expurgée du discours officiellement retenu par l'histoire et émis le 22 juin soit quatre jours plus tard : « le peuple français et le peuple anglais ne font plus qu'un ». Albert ne nourrissant aucune sympathie pour le peuple d'Albion en tint longtemps rancune au Général mais pas au point de changer d'objectif : se battre.

Il prend à partie ses camarades : « bon, les gars vous voyez ce qu'il nous reste à faire ? ». Alfred tente de reprendre l'ascendant : « doucement Bébert, faut pas s'énerver, si on se tire on est des déserteurs ». Pour une fois la modération dont il est coutumier ne remporte pas l'adhésion. On met le cap sur les côtes de Bretagne d'où ils espèrent embarquer sur un bateau rejoindre De Gaulle en Angleterre.

Longeant les côtes de Bretagne, ils parviennent à la presqu'île de Quiberon. Là, un bateau de fort tonnage mouille au large. Quelques personnes se trouvent sur le rivage. Parmi eux, des gendarmes. Les français n'ont pas encore le réflexe de méfiance envers leurs propres uniformes qui s'installera pendant l'occupation. Ils s'adressent à eux sans précautions oratoires : « bonjour, on veut aller en Angleterre ». Le pandore met la main au képi dans un geste automatique et regarde l'équipe de gaillards vêtue des restes d'uniforme arriver vers lui en relevant légèrement le menton, partagé entre la curiosité et le dédain. Il répond « le paquebot que vous voyez là attend les marins du Fort pour appareiller. Mais ils n'ont aucun véhicule, c'est probable que les allemands arriveront avant ».

Albert se retournent vers ses compagnons et les interroge du regard. De légers signes de tête lui confirment qu'ils pensent tous la même chose. Alfred demande « ils sont combien les marins ? ».

« une dizaine au plus » dit l'autre gendarme qui jusqu'ici était resté silencieux. Michel saute au volant et dit « attendez moi les gars je vais les chercher ». Alfred réagit : « mais où tu vas ? Tu connais la région toi ? ». « un peu mon neveu ! Je suis né au Hézo et mes parents y habitent encore... ». La C4 démarre et s'éloigne en direction du Fort avec un panache de fumée auquel les occupants n'avaient jamais fait attention tout occupés à regarder non d'où ils venaient mais où ils allaient.

De retour à Quiberon, ils confient, comme promis au boulanger, la "fouinarde" aux gendarmes. Les marins en ont même rempli le réservoir avant de jeter en mer les derniers fûts du Fort pour ne pas les laisser aux Allemands. Durant l'aller retour au fort François Glédel fait en mémoire de l'équipée plusieurs croquis de la fouinarde avec les caricatures de tous ses passagers. Ils passent quelques minutes à s'esclaffer de leur propres trombines hérissant la guimbarde. Mais les marins commencent à s'agiter car une vedette fend la rade depuis le paquebot. Ils embarquent sous l'œil de quelques badauds qui semblent se demander du sort des jeunes hommes ou du leur, lequel est le plus enviable. Partir en mer avec ces jeunes aventuriers ou rester et voir leur pays submergé par une armée d'occupation. Quelle marée sera la plus redoutable ?

Les deux gendarmes, torses bombés, sont tous fiers d'avoir contribué à faire échapper les marins à leur sort. L'un d'eux, le plus discret, une botte posée sur le marchepied de la « Fouinarde » ose même un petit signe de la main qui ressemble à s'y méprendre à un coup de nageoire<sup>1</sup>. Mais à quelques encablures du quai les machines de la vedette tombent en panne. A ce moment deux soldats allemands surgissent sur une moto side-car équipée d'une mitrailleuse. Depuis la vedette, on les voit mettre pied à terre et pendant quelques instants chacun imagine la cible parfaite qu'ils forment dans leur rafirot sans vie. Mais les allemands trouvent heureusement une tâche plus urgente : jeter à l'eau tous les véhicules susceptibles de fonctionner qui se trouvent sur le port.

Nos fuyards sont doublement soulagés d'entendre les machines de la vedette se réveiller, puis les mener sans encombre sur le « De Grasse ». Ce paquebot de croisière qui les arrache à l'ennemi fait 168 mètres de long et 22 de large. Il est la propriété de la Compagnie Générale Transatlantique. Réquisitionné par l'armée au début des hostilités dans le cadre d'un plan d'ensemble mis au point par les autorités militaires pendant les années trente. Ce plan prévoyait qu'en cas de conflit la marine marchande fournirait une force de transport d'appoint permettant à la France de faire face à un blocage des importations par ses frontières nord-est. A cette fin tous les bâtiments de vitesse et de tonnage suffisants furent recensés et leurs possibilités

---

1 Salut militaire en argot

cataloguées afin d'être intégrés à des opérations militaires. Recensé en 1936 le « De Grasse » participa à la campagne de Norvège en février, puis en avril 1940 qui visait à empêcher l'armée allemande de s'approvisionner dans les mines de fer suédoises.

Arrivés à son bord le commandant Jules Robert réunit les marins et les élèves pilotes dans le carré commun. Il les regarde de son œil pétillant où luit cependant aussi une indéfinissable tristesse. « Bienvenus à bord du De Grasse. Avant la guerre ce bâtiment pouvait emporter plus de mille passagers aux Antilles en trente jours. Avec ses machines et son tonnage il résiste très bien aux mers agitées, ceux qui ne savent pas nager n'ont rien à craindre sauf si les Allemands nous coulent... »

Des petits rires gênés parcourent l'assistance.

« C'est pour cette raison que le bateau a reçu un armement et je compte beaucoup sur votre enseignement militaire pour suppléer l'équipage avec qui j'ai fort à faire. Ces matelots ne sont pas des soldats et la plupart n'ont pas envie de le devenir. Il est possible que certains d'entre eux vous soient hostiles. Je vous demanderai d'éviter absolument toute dispute avec eux quitte à rabattre votre fierté si nécessaire. Vous, les élèves pilotes, vous serez chargés de la veille aérienne et vous les marins, serez chargés de veiller aux sous-marins. Nous possédons un canon de 75mm qui peut descendre un sous-marin à condition de savoir où il se trouve, c'est le rôle du sonar. Quand aux avions on a contre eux plusieurs mitrailleuses jumelées Hotchkiss. Je reçois des ordres de mission des forces françaises qui ne se sont pas rendues. Notre route va au Sud, en direction des côtes nord-africaines. Je ne peux pas vous en dire plus mais je suis comme vous, je ne peux pas admettre la défaite de la France »

Certes le Maréchal Pétain a demandé l'armistice dès le 16 juin, mais il est aussi difficile d'arrêter une guerre que d'interrompre une révolution. Les combats continuent çà et là jusqu'au 25. On saura plus tard que Radio Stuttgart annoncera à plusieurs reprises la destruction du "De Grasse" entre ces deux dates.

Albert garde un œil sur le compas dans la cabine de navigation et consigne les caps sur son carnet de notes qu'il conservera durant toute la guerre. Il remarque rapidement que le bateau progresse en zig-zag. Sa formation de pilote lui permet en effet de suivre la route du navire d'après ses relevés. Il a vu juste. Le Commandant Robert lui explique que les autorités militaires ont enseigné aux officiers de marine marchande cette tactique visant à semer les sous-marins. Mais ce n'est pas tout ! Pour les rendre moins vulnérables aux mines magnétiques, les navires du programme ont été démagnétisés. Cette expression étrange signifie que pour faire échec aux détecteurs des mines, on a installé des conducteurs électriques le long des coques des paquebots dans lesquels circulent un courant neutralisant la masse magnétique. Toutefois, la route du « De Grasse » ne cesse d'étonner Albert qui constate qu'après avoir vogué au sud en direction de Gibraltar, ils reviennent au nord-est. Croisant le regard du Commandant de passage sur la passerelle il se risque à lui demander : « Mon commandant, nous revenons en arrière ? ». Le Commandant soupire. « J'ai reçu

l'ordre de me rendre à Bordeaux pour y embarquer des élèves de l'école de médecine de Bordeaux. Franchement c'est tout à fait déraisonnable car les Allemands y arriveront en même temps que nous. S'ils prennent les batteries côtières nous n'en ressortirons jamais ». Albert est surpris qu'un officier de ce grade puisse douter des ordres qu'il a reçus. Le Commandant semble hésiter puis ajoute dans un murmure « je n'ai aucune certitude de l'authenticité du message mais l'intervalle entre les questions et les réponses est tel que si j'attends une confirmation il sera déjà trop tard ! C'est comme ça la guerre mon petit gars ! ». Albert se doute que la familiarité inhabituelle de l'officier relève surtout de la pudeur qui l'empêche d'exprimer son trouble. Quelle dérision d'avoir un pouvoir total sur un bâtiment si puissant et d'être obligé de prendre le risque de le mettre hors d'état de nuire à cause d'une petite incertitude.

Le Commandant a en effet reçu l'ordre d'interrompre son voyage vers Casablanca pour revenir à Royan. Le 22 Juin 40 le "De Grasse" entre dans l'estuaire de la Gironde. Les instructions reçues par radio ordonnent d'embarquer 50 élèves de l'école de médecine de Bordeaux. Le bateau s'enfonce dans l'estuaire d'un calme inquiétant tandis que tout l'équipage se concentre à la proue. Soudain un avion surgit dans le ciel et mitraille le pont. La panique est générale, deux cents personnes se dispersent dans l'affolement et l'un des marins escalade quatre à quatre un escalier pensant gagner l'abri relatif d'une coursive. Mais dans sa hâte il néglige l'obstacle d'une porte hermétiquement close qu'il heurte si violemment qu'il redescend les escaliers sur le dos. Fortement commotionné il est l'unique victime du raid éclair qui laissera sur le pont de nombreux et sinistres impacts de balles.

Le lendemain la scène manque de se répéter mais aguerris par leur expérience les défenses du navire mettent rapidement l'unique assaillant en déroute. Les élèves de l'école de Médecine ne se montrent toujours pas. Ne connaissant pas la situation à terre le commandant se refuse à envoyer des émissaires hors des limites du port. Mais celui-ci regorge de matériel que cela fait peine de voir abandonné : ambulances, canons antichars, motos. Le commandant ordonne aux élèves pilotes de vérifier le fonctionnement du matériel du port. Celui-ci s'avère en parfait état de marche et les grues de chargement reprennent du service. Le matériel est embarqué dans les soutes de l'imposant vaisseau. Albert toujours près à fendre le vent avec quelque machine à moteur, s'empare d'une moto et d'un side-car pour sillonner les abords du port, négligeant en cela les consignes de prudence. Un officier du De Grasse l'aperçoit et ayant quelque course urgente à faire saute avec élégance dans le side-car. Malheureusement pour ce dernier le plancher est inondé. Tout comme la « fouinarde » la moto avait de fort mauvais freins. Dans un virage un peu serré le side-car décolle et toute l'eau stagnant au fond se répand sur l'officier de marine.

Le 24 juin un nouveau raid aérien survient. Cette fois les avions ennemis sont plus nombreux et malgré l'organisation de la défense anti-aérienne le moral à bord du De Grasse se détériore. Le bruit court que si le De Grasse parvient à rejoindre les côtes

d'Afrique les marins civils seront retenus, voire emprisonnés par les anglais. Dans l'hypothèse ou au contraire les allemands parviendraient à couler le navire la perspective n'est pas meilleure pour ces civils embarqués malgré eux dans une dangereuse équipée. Plus tard ils apprendront que d'autres navires français présents dans la rade sont sous l'emprise des mêmes rumeurs. Une mutinerie est à craindre. Alfred revenant du carré d'avant croise Albert et lui dit « trouve les autres et rendez-vous dans le carré des officiers. Mais attention, discrètement ! Seuls les élèves pilotes et les marins du fort sont concernés personne d'autre ne doit être au courant ». Retrouver quinze personnes sur un monstre de cent vingt mètres de long disposant de cinq ponts sans compter le pont promenade et celui des embarcations prend un peu de temps. Le secret de l'opération empêche d'utiliser la sonorisation du bord. Quand enfin ils sont presque tous réunis le Commandant commença ainsi : « La situation est grave. Nous ne sommes pas certains que nous allons sortir d'ici mais ce qui est sûr c'est que si nous y restons, nous allons avoir des ennemis à notre bord même. Les matelots dont je vous ai dit qu'ils ne souhaitaient pas se retrouver à faire la guerre perdent tout leur sang froid. Je ne laisserai pas le navire passer entre leurs mains. Je compte sur vous et vous seuls. Vous avez une heure pour vous rendre au magasin d'armes et prendre position au pont d'embarcation et aux postes clés que le commissaire du bord vous indiquera et d'empêcher toute circulation jusqu'à nouvel ordre. Vous avez ordre d'abattre quiconque tentera de quitter le bâtiment. Dès que la sono du bord annoncera « Tous les membres d'équipage doivent rejoindre leur poste » vous interdirez tous les mouvements qui ne sont pas liés au service. Avez vous des questions ? »

Pas un murmure ne s'élève des soldats. La mutinerie fut mâtée sans effusion de sang du moins sur le De Grasse. Mais pendant ce temps les Allemands approchent et prennent possession des batteries côtières. Le "De Grasse" tout comme les autres navires présents dans l'estuaire se retrouve bloqué. Si son tirant d'eau était plus faible il pourrait en empruntant le centre de l'estuaire se tenir à distance des pièces d'artillerie. Mais la passe de l'ouest est la seule que peut emprunter le "De Grasse". Cette passe longe la côte à proximité des canons aux mains ennemies. Le Commandant Robert réunit les pilotes et les marins et leur explique la situation. Un cuirassé également présent dans l'estuaire peut évacuer les élèves pilotes et les quelques matelots qui le souhaitent. Ils ont la nuit pour y réfléchir.

Au petit matin du 25 juin, la sonorisation du bord annonce que les candidats au départ sont convoqués d'urgence sur le pont. Albert et ses camarades foncent vers leurs cabines pour y prendre leur paquetage. Mais comme cela leur est arrivé plus d'une fois ils s'égarent dans les coursives des pont inférieurs. Lorsqu'ils arrivent sur le pont à bout de souffle et leurs sac à l'épaule, ils voient la vedette du Cuirassé s'éloigner à quelques centaines de mètres. Désespérés ils envisagent de prendre un canot de sauvetage pour rejoindre à la rame le cuirassé mais le Commandant les en dissuade. Le cuirassé est sur le départ. Quelques instants plus tard, des éclairs jaillissent de la

brume suivis du tonnerre des armes lourdes. Les batteries côtières ont coulé le cuirassé. C'est ainsi qu'Albert en perdant sa chance une nouvelle fois de rejoindre de Gaulle y gagne un bien plus précieux : la vie.